

Deux anciens professeurs du Lycée de Lille, M. Auberlin et Charles, viennent d'être nommés, le premier, recteur de l'Académie de Poitiers, le second, recteur de l'Académie de Clermont.

Le jeune Léon Duquenne, élève de M. Faidherbe, vient d'être reçu le 5<sup>e</sup> à l'Institut de Lille, sur 20 concurrents, avec dispense d'âge d'une année.

Des électeurs républicains se proposent de tenir des réunions publiques à Tourcoing, le lundi 26 octobre, à huit heures du soir, rue du Moulin-Fagot, 41, et à Roubaix, le mardi 27 octobre, à huit heures du soir, dans la salle du Théâtre.

On se propose d'organiser à Lille une société de Géographie correspondante de la Société française de Géographie dont le siège est à Paris.

L'utilité de cette institution dans une contrée industrielle comme la nôtre n'a pas besoin d'être démontrée.

Hier a eu lieu, à 2 heures, la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts. M. Cavalier, président, a lu le rapport concernant les prix décernés. Le grand prix de Rome pour la peinture, dont le sujet était *La Mort de Timophane*, a été accordé à M. Bernard, élève de M. Cabanel. 1<sup>er</sup> second grand prix : M. Commerre, élève des écoles académiques et pensionnaire de la ville de Lille.

Une retraite pour les hommes sera donnée par le R. P. DIDIER, dans la Chapelle de Saint-Louis-de-Gonzague, rue de la Paix, du Lundi soir 26 courant, au Dimanche 1<sup>er</sup> Novembre fête de la Toussaint.

L'ouverture de la retraite aura lieu le Lundi à 8 heures du soir.

Les jours suivants il y aura, le matin, à 6 heures 1/2, Messe et Instruction; le soir, à 8 heures, Salut avec Sermon.

Le Dimanche 1<sup>er</sup> Novembre, à 7 heures, Messe et communion générale.

NOTA. — Après la Communion, une quête sera faite au profit des Conférences.

On lit dans la *Semaine religieuse* :

Le clocher provisoire de la basilique de Notre-Dame de la Treille et Saint-Pierre touche à sa fin, et va être prêt à recevoir en temps opportun les cloches dont la bénédiction a été formellement ajournée au mois de juin dernier. M. l'abbé F. Quentin, qui s'était trouvé fort souffrant cet été, est allé, avec l'autorisation de ses supérieurs, prendre du repos à l'abbaye des Prémontrés, près Tarascon; il n'a pas quitté le Midi, où il achève sa convalescence.

Nous recevons la lettre suivante :

Wattrelos, le 24 octobre 1874.

Monsieur le Rédacteur, Je vous prie de m'accorder l'hospitalité de vos colonnes pour constater que je n'ai pas signé une pétition, relative au pétrole, qui a circulé à Wattrelos, il y a une quinzaine de jours.

Agré, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes civilités.

J. FOURNIER-SEYNAVE, (Epicier centrale).

La journée de lundi dernier peut être appelée pour notre ville une journée néfaste; dit la *Gazette de Cambrai*. Nous avons signalé trois accidents arrivés dans la matinée de ce jour. En

Je ne parvenais point à réveiller le souvenir de ces rêves dont la réalisation m'était offerte, et à me persuader que c'était à moi que cette destinée avait semblé si heureuse et si digne d'envie! à moi! qui aujourd'hui la trouvais si fort au-dessous de l'ambition satisfaite de mon cœur! Ah! il me fallait regarder encore une fois en face ce bonheur de la terre, afin de mesurer exactement jusqu'à quelle profondeur avait pénétré dans mon âme le trait divin qui y avait fait jaillir la source unique et vraie du bonheur et de l'amour!

Toutes ces pensées, il ne me fut pas nécessaire de les articuler. Mieux qu'aucune parole, mieux qu'aucune explication, quelque chose d'insaisissable dans mes yeux, ma voix et mon langage, dans ma tranquillité en ma présence, dans mon amitié elle-même, évidente et sincère, produisirent peu à peu en lui cette conviction, à laquelle aucun homme ne résiste, à moins qu'il ne soit — ce que n'était point Gilbert — aveugle, présumptueux ou infatué par l'orgueil.

« L'amour, a dit notre grand poète, impose à celui qui est aimé d'aimer en retour. » Mais il aurait dû ajouter que si cette loi n'est pas obéie, l'amour s'éteint et que celui qui aime se lasse bien vite d'aimer en vain.

Gilbert ne fut point une exception à cette règle. Toutefois, la loi du poète fut pour lui son heure et son accomplissement, et le jour vint où il la subit. Ce fut lent, graduel, insensible; mais enfin je vis naître, grandir et se réaliser ma plus chère espérance.

voici un autre qu'on nous rapporte et qui n'est pas moins grave.

Une dame septuagénaire, très estimée dans notre ville, s'était depuis quelques jours retirée des affaires et occupait, avec son mari, un appartement dans une maison du rang Saint-Jean, sur l'Esplanade.

A peine était-elle installée dans son nouveau domicile qu'elle fit, du haut de son escalier, une chute si malheureuse, qu'elle alla se briser le tête sur la dernière marche: elle ne survécut qu'un jour à ses blessures et ce matin les nombreux amis qu'elle s'était faits dans la ville l'accompagnaient à sa dernière demeure.

TRIBUNAL DE LILLE. — Quatre individus, dignes de tous points de figurer dans la bande Delanoy, A. Bonte, muni de cinq condamnations; L. Brochard, idem, dont une à six ans de travaux forcés, E. Hautequet, quatre condamnations, et A. Lefebvre, trois condamnations, se livrent à la fraude. Ils sont, non-seulement la terreur des villages français situés sur la frontière, mais des localités belges.

A l'instar de la bande Delanoy, ils exigent que les habitants se lèvent la nuit, leur donnent à boire et à manger. Ce sont de vrais brigands.

Ils sont Français et poursuivis à la requête des autorités belges. Ils ont surtout porté leurs exploits dans les communes de Mouscron et Mont-a-Leux. A l'audience, une cabotière de Mouscron, confrontée avec ces inculpés, est tombée en défaillance. Son mari, à la suite d'une scène dans laquelle il avait subi les mauvais traitements de ces malfaiteurs, est mort. Ils sont condamnés : Bonte et Brochard à trois ans de prison et cinq ans de surveillance, Hautequet dix-huit mois et Lefebvre treize mois.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel du mois sera célébré le Lundi 26 octobre 1874, à neuf heures, en l'église Notre-Dame, pour le repos de l'âme de Dame PAULINE VANDEKERKHOVE, épouse de Monsieur LOUIS CORNILLE, décédée à Roubaix, le 17 septembre 1874, dans sa quarante-septième année.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel sera célébré le Lundi 26 octobre 1874, à 9 heures et demie, en l'église Ste-Elisabeth, pour le repos de l'âme de Monsieur CHARLES CONSTANT FOURLANNIE, décédé à Roubaix, le 21 novembre 1867, à l'âge de 37 ans et un mois.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel du mois sera célébré au Maitre-Autel de l'église paroissiale de Saint-Martin, le Lundi 26 octobre 1874, à 10 heures, pour le repos de l'âme de Dame HÉLÈNE MAZURE, épouse de Monsieur PAUL CADOT, décédée à Roubaix, le 6 octobre 1874, dans sa 23<sup>e</sup> année.

La famille prie les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel sera célébré au Maitre-Autel de l'église paroissiale de Notre-Dame, le Lundi 26 octobre 1874, à dix heures, pour le repos de l'âme de Dame SOPHIE CATHERINE BRÉ-DART, épouse de Monsieur PHILIPPE-JOSEPH

Le « sang joyeux » qui avait aidé naguère ma Sienta à supporter sa triste jeunesse recommença à faire battre son cœur de joies et d'espérances nouvelles, ramena sur ses lèvres et dans ses yeux cet éclat de couleur et cet intensité d'expression qui étaient toujours le reflet des émotions de son âme, et me la rendit enfin telle que, depuis sa grande douleur, elle ne m'était plus apparue.

Je la vis enfin heureuse, heureuse d'un bonheur qui, jusque-là, n'avait pas même effleuré sa vie. J'aurais pu partir maintenant, sans elle, et rejoindre Livia, comme j'en avais eu l'intention. Mais tandis que les changements que je viens d'indiquer s'accomplissaient autour de moi, la main lourde et impitoyable de la spoliation s'était appesantie sur le cher asile où ma sœur croyait avoir abrité le reste de sa vie. On avait besoin d'une caserne: le monastère fut évahi; les religieuses en furent expulsées.

On infligea à ces vies innocentes une peine plus rude que l'exil, aussi rigoureuse que la mort (et qui fut effectivement la mort pour quelques-unes d'entre elles): on les sépara les unes des autres. Les plus âgées furent recueillies dans de pieuses familles; les autres furent dispersées dans quelques couvents de leur ordre que la suppression épargnait encore en Italie; d'autres enfin cherchèrent un refuge dans les pays où ne soufflait point alors ce vent d'orage qui, de loin en loin, se lève sur l'Eglise et frappe les ordres religieux (comme la foudre frappe d'abord et toujours les cimes) sans avoir jamais réussi à en anéantir un seul, laissant seulement à

DAZIN, décédé à Roubaix, le 27 octobre 1874, dans sa 80<sup>e</sup> année.

La famille prie les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel du mois sera célébré au Maitre-Autel de l'église Notre-Dame, à Roubaix, le mardi 27 octobre 1874, à 10 heures, pour le repos de l'âme de Madame CLÉMENTINE-JOSEPHINE-VIRGINIE-MARIE SCREPEL, épouse de Monsieur ALEXANDRE VINCHON, décédée à Mouveaux, le 12 septembre 1874, à l'âge de 33 ans et 5 mois.

Vous êtes aussi prié d'assister à l'obit que feront célébrer les Dames de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, le mercredi 23 octobre, à 8 heures, en la même église.

La famille prie les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Cours de Chimie Lundi 26 octobre, à 8 heures du soir. Etude de l'air et de son action sur la production et l'altération des matières colorantes.

Cours de Physique Mercredi 28 octobre, à 8 heures du soir. Dilatation des solides et des liquides; applications et inconvénients de cette dilatation.

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBIT — Imprimerie Alfred Reboucq. — Avis gratuit dans les deux éditions du Journal de Roubaix.

Faits Divers

Le correspondant de Bruxelles du Daily Telegraph écrit à ce journal que le maréchal Bazaine a quitté Liège pour l'Espagne.

Le steamer *Mages* a fait naufrage aux Hébrides. Tout l'équipage, comprenant 24 personnes, a péri.

Un citoyen de New-York, M. John Anderson, a écrit à Garibaldi une lettre accompagnée d'un chèque de 5,000 fr. Il lui fait savoir en même temps qu'il a pris ses mesures pour assurer au général cette somme annuellement jusqu'à la fin de sa vie.

Un immense malheur vient de frapper la commune de Moncets, près Châlons-sur-Marne. Une trombe a détruit neuf habitations et leurs bâtiments d'exploitation, dispersés et brisés les instruments aratoires ainsi que les récoltes, et asphyxié sous les décombres, presque tous les bestiaux. Les pertes s'élevaient à 150,000 fr.

Les assurances ne s'appliquent pas à de tels sinistres: neuf familles sont sous le coup de la plus grande misère.

La *Semaine religieuse* de Paris, contrairement à une nouvelle publiée par le *Journal de Florence* dit que, s'il existe une commission formée dans le but de favoriser la béatification et la canonisation de Louis XVI, roi de France, l'autorité ecclésiastique de Paris y est complètement étrangère, qu'elle n'a nullement été consultée et que par conséquent elle n'a donné aucune sorte d'approbation à cette entreprise.

L'ASSASSINAT DU DOCTEUR GUICHARD. — Nouveaux détails. — Voici, d'après l'*Avenir de Troyes*, de nouveaux détails sur le crime épouvantable dont M. Guichard a été victime: « Le nommé Leboeuf, qui a perpétré l'assassinat, est un homme d'une cinquantaine d'années environ; il avait été déjà condamné, si nos renseignements sont exacts, pour crime de viol sur une jeune fille, et lors du procès en cour d'assises qui avait eu lieu contre lui à ce sujet, MM. les docteurs Carteron et Guichard, chargés de l'expertise médicale légale, s'étaient prononcés pour l'affirmative. Leboeuf leur avait juré dès lors une haine mortelle et dès lors

tous les persécuteurs la flétrissure d'un attentat et la honte d'un échec! Ma Livia fut au nombre de ces saintes exilées. Un couvent de son ordre, situé non loin de Paris, lui fut assigné comme refuge, et ce fut là que je eus la joie de revoir son calme et angélique visage. Que de choses à nous dire! Quel accord maintenant entre nous! Quelle joie que celle de retrouver cette oreille attentive, ce cœur fidèle, cette âme forte et simple! Mais lorsque, après mes longs récits, je lui demandai de me parler à son tour de tout ce qu'elle avait souffert, de cet envasement subtil et violent de cette profanation d'un lieu à la fois pour elle si sacré et si cher, de cet adieu au ciel brillant, aux belles montagnes et à tout l'enchantement du pays qu'elle aimait, elle sourit:

« Qu'importe tout cela? me dit-elle. Une seule chose est triste: c'est que ceux qui nous ont fait ce mal ont mal fait! Quant à nous, la seule spoliation redoutable, ils ne peuvent l'accomplir; le seul véritable exil, ils ne peuvent nous l'imposer. « Toute la terre est au Seigneur que nous servons, » et il n'appartient à aucune force humaine de nous séparer de lui!

Et maintenant, il me reste peu de lignes à ajouter. Le bonheur de la terre, tel qu'il est, dans sa richesse et dans sa pauvreté, Gilbert et Stella le possèdent. Diane aussi, sans quitter le toit de sa mère, a trouvé un époux digne d'elle et de ce cher et noble intérieur. Marie fait de fréquents voyages en France pour y visiter ses deux sœurs, chacune dans sa retraite, et les asperités du passé s'effacent chez lui de plus en plus. Lundi et

ansel, sans doute, il avait médité l'horrible vengeance à laquelle il a donné exécution.

Il parait qu'avant de se rendre chez le docteur Guichard, Leboeuf était allé chez le docteur Carteron; il était sorti à ce moment, et Leboeuf à qui le choix de ses victimes semble avoir été indifférent, s'est aussitôt dirigé chez M. Guichard.

Quand Leboeuf s'est présenté chez ce dernier, il y avait rapporté l'on, deux femmes dans l'antichambre du docteur, qui donnait à ce moment consultation. Aussitôt que la porte du cabinet de M. Guichard est ouverte, Leboeuf s'introduit, s'avance droit vers M. Guichard, et lui mettant la main sur l'épaule: « Me reconnaissez-vous? » lui dit-il. M. Guichard n'avait pas eu le temps de répondre que déjà Leboeuf avait sorti de sa poche un pistolet à double coup et lui déchargeait deux balles dans la région du cœur.

Mortellement frappé, M. Guichard s'affaissa et tomba à terre, sans pouvoir proférer un cri. Cependant le bruit de la détonation appela les femmes et les domestiques. On s'empressa autour de la victime pour lui donner les premiers soins. Quant au meurtrier, il ne cherche point à s'échapper et resta là, attendant qu'on l'arrête, ce qui est fait bientôt après par le concierge du Palais-de-Justice et par un ouvrier menuisier du voisinage. Les docteurs Forest, Roquerot, Hervé et Bacquias, accourus au bruit du meurtre, viennent pour apporter au blessé des soins malheureusement inutiles. Au bout de vingt minutes après l'attentat, il avait cessé de vivre sans avoir pu prononcer une seule parole.

À la suite des constatations, Leboeuf a été conduit au Palais-de-Justice, où il a subi l'interrogatoire du juge d'instruction.

Dans la soirée il a été conduit et écroué à la maison d'arrêt.

L'émotion produite dans toute la ville par la nouvelle de cet assassinat a été immense, et cette émotion continue. Il n'est bruit dans toutes les bouches, que des détails du crime, que chacun raconte et commente à sa manière.

Un concierge élu par le suffrage universel. — Voulez-vous croire qu'il y a à Paris un concierge d'une maison particulière qui est là depuis le 4 septembre, à la suite d'un vote populaire? Le fait, cependant, est de la plus rigoureuse exactitude, et le concierge élu dont il s'agit occupe la loge de l'immeuble n<sup>o</sup> 127 et 129 de la rue du Faubourg-du-Temple, immeuble connu dans le quartier sous le nom de la Grâce-de-Dieu.

Voici comment Couturier — c'est le nom de ce concierge — fut nommé à son emploi. Cette histoire est assurément fort curieuse.

Disons d'abord que la maison où il tire le cordon est une sorte de caserne se composant de dix corps de bâtiments, 2 constructions annexes, 4 grandes cours et 13 escaliers; le tout abritant 160 ménages!...

Pendant la guerre, il y avait pour concierge un nommé Maquet. Ce brave homme fut tellement effrayé par la journée du 4 septembre, qu'il quitta Paris le lendemain. Il fut remplacé aussitôt, mais les locataires, formant une sorte de république, refusèrent d'agréer le remplaçant. Il en fut de même du second. Le propriétaire était en peine; mais son embarras ne fut pas de longue durée. Les locataires se réunirent en assemblée générale dans une des cours de la maison, et après des débats très animés, le citoyen Couturier fut nommé portier au scrutin secret et installa séance tenante. Il est encore dans sa loge. Nous croyons ne pas nous tromper en disant que c'est le seul concierge de Paris issu du suffrage universel.

La vie du missionnaire dans l'Orégon. — M. J. Matone fournit au journal *Irish Nationalist* de San-Francisco une série d'articles sous le titre de: *Bevilles détachées du Carnet d'un Reporter*. A propos de la vie pleine d'incidents et de fatigue du missionnaire dans l'Orégon, voici ce qu'il dit:

Orégon-City est célèbre par la cascade

Térésina viennent aussi me voir à chacun de leurs retours à Paris, et je trouve toujours en lui un ami fidèle; mais j'ai beaucoup de peine à lui persuader que je ne me remarierai jamais, et encore davantage à lui faire comprendre que je puisse me trouver heureuse.

Heureuse!... Je le suis cependant, en vérité! Je le suis comme je n'avais point imaginé qu'on pût l'être ici-bas; et si parfois la vie me semble longue, jamais je ne la trouve triste. L'ordre, la paix, l'activité, l'amitié bienfaisante, l'espérance divine se chargent de la combler de joies, et (comme une femme) qui, jeune encore, parvient, elle aussi, par la souffrance à la plus vive lumière). Je dis à mon tour: Rien ne me manque, car « je crois, j'aime et j'attends. »

Qu'il jette la plénitude de ce bonheur dont un seul rayonnement a suffi pour transformer toute ma vie. Je bénis Dieu de m'avoir fait lire le mot profond de l'énigme de mon cœur, et de m'avoir révélé aussi, dans la même clarté, celui de toutes les aspirations qui sont ici-bas l'honneur et le tourment de nos âmes!... Je lui rends grâce de comprendre et de croire avec assurance que ce qui nous rend insatiables de savoir, de repos, de bonheur, d'amour, de sécurité, et de tant d'autres biens inconnus à la terre dans l'étendue où nous les rêvons, c'est que tous « nous sommes créés UNIQUEMENT pour ce que nous ne possédons pas encore! »

FIN.

(1) Alexandrine de la Ferronnays.  
(2) Madame Swetchine.

de Villamette, la grande attraction des touristes, des peintres et des photographes; mais ce qui m'intéressait le plus dans Orégon-City, c'était l'archevêque Blanchet et le vénérable Dr Mac-Laughlin, ancien directeur de la Compagnie d'Hudson. J'avais lu des détails sur leur vie dans l'*Irving's Astoria*, mais je ne les connaissais point personnellement; depuis j'ai appris à les connaître et à les aimer. L'archevêque me visitait parfois dans ma cabine de bois, dans la vallée d'Umpqua, et je me pris à l'aimer et l'estimer comme un type parfait des chrétiens de la primitive église, tels que nous les dépeint le cardinal Wiseman dans *Valdiola*. Cet illustre vieillard avait traversé tout le continent américain, vers 1836, avec les voyageurs de la Compagnie d'Hudson, n'étant que simple prêtre, et pendant de longues années il a enduré toutes les fatigues si variées de la vie de pionnier, et me montra, un jour, une vieille peau de buffle cousue en forme de sac, dans laquelle il passait les nuits, ne trouvant pas d'autre lit. Que dire de son genre de nourriture! à quels étranges mets n'a-t-il pas mangé.

Un jour, nous visitâmes ensemble la station de *South Umpqua*, peuplée d'Indiens mixtes et de Français, et je fus alarmé, pour la conservation de sa santé, des témoignages d'affection qu'on lui prodiguait. Ces patients convertis ne l'avaient pas vu depuis longtemps, et vraiment c'était un spectacle attendrissant que de voir les vieilles Indiennes se jeter à ses pieds pour les embrasser, puis s'aventurant jusqu'à prendre ses mains et presser sa poitrine, comme si c'était un enfant qu'on retrouvait après une longue absence, ou qui serait sorti du tombeau. Je me hasardai à lui dire que cela ne me semblait pas bien convenable. Il me répondit avec simplicité: « Mon cher fils, ce sont mes enfants dans le Seigneur Jésus-Christ; je suis leur père, et nous sommes tous Français. Vous, né sous un ciel plus froid, vous ne pouvez pas nous comprendre. » Puis il passa une semaine à baptiser, confesser et marier les fidèles.

Les habitations bois de *Settlement* étaient accessibles seulement à pied, et l'archevêque, malgré ses soixante-dix ans, prenait son bâton, qu'il appelait son cheval, et traversait plusieurs milles de montagnes et de vallées pour prodiguer ses soins aux pauvres sauvages; et quand je lui demandais s'il n'était pas fatigué de la marche, il me disait en souriant: « J'ai un avantage sur vous; ne voyez-vous pas mon cheval, » en faisant allusion à son gros bâton, tandis que je n'avais qu'une légère canne.

Nous étions dans le haut Villamette; nous avions passé le portage à Orégon-City, en luttant contre l'impétuosité des flots, et nous arrivâmes le second jour à Saleur, à 45 milles de Portland. Nous débarquons en jetant une planche entre le bateau et le rivage, et nous nous installons à Holman-House, le seul hôtel de Saleur. Un large feu était allumé au milieu de la salle d'entrée, remplie de figures étrangères. C'était en grande partie les membres de la Législature qui s'entretenaient librement avec le peuple; quelques-uns débattaient des plaisanteries, les autres restaient graves et méditatifs.

L'un d'entre eux m'attira l'attention par son apparence et ses manières, c'était à en juger par l'extérieur, un clercyman. Ce qui me frappait en lui, c'était sa douceur et sa réserve. Nous eûmes bientôt fait connaissance, et je n'eus pas à m'en repentir. C'était le P. James Cooke, aujourd'hui vicaire général de San-Francisco; il était lui-même missionnaire parmi les Indiens de l'Orégon, et son existence avait été bien dure, car il avait été obligé de dormir, sous ce climat glacial, en plein air, n'ayant pour s'abriter que la selle de son cheval, qui le matin était toute recouverte de neige.

On se souvient de l'esclandre causée à la gare du chemin de fer, à Dresde, il y a quelques temps, par le grand-cou héritier Auguste d'Odenbourg, qui s'était scandalusement colleté avec le patron et les garçons du buffet du chemin de fer. Le jeune prince, qui est âgé de vingt-deux ans et dont cet exploit a interrompu les études à l'Université de Leipzig, fut mis aux arrêts par son père dans quelque château reculé. Aujourd'hui, on l'envoie faire un voyage en Orient. Il est accompagné d'un capitaine du grand état-major prussien et d'un savant de Berlin.

Dans une correspondance d'Espagne adressée à la *République française*, nous trouvons une histoire qui fournirait un cadre merveilleux pour un récit fantastique. Les morts mêmes ne sont pas tranquilles dans cette pauvre péninsule:

On avait, il y a trois ans, exhumé de toutes parties restes mortels des illustrations nationales pour les centraliser dans l'église de San-Francisco à Madrid, qu'on devait transformer en panthéon. Cervantès, Lope de Vega, Calderon de la Barca, Moreto, l'amiral Gravina, Velasquez, Murillo, Mendizabal, Gonzalez de Cordoue, Palafox et tout ce que l'Espagne a produit de vaillants furent ainsi attachés à la paix du tombeau pour être transportés en grande pompe à Madrid et rangés provisoirement le long des murs d'une chapelle, en attendant l'édification du fameux panthéon.

San-Francisco n'était donc qu'une sorte d'entrepôt du génie et de la gloire. Mais le panthéon, comme tant d'autres choses, est resté en projet. Il est vrai qu'on a construit de belles arènes pour les combats de taureaux. C'est une compensation. Finalement, les diverses paroisses ou municipalités qui avaient cédé à la capitale leurs grands hommes respectifs, les réclament au moment que le prétexte de leur centralisation n'existe plus.

La paroisse de Saint-Nicolas de Madrid a déjà obtenu gain de cause, et hier, par une pluie battante, les dépouilles de Calderon ont été de nouveau colportées dans les rues de la ville et réintégré dans le cimetière, où on aurait bien dû les laisser tranquilles.

Il paraît que le brave Gonzalez de Cordoue qui, après une vie remplie de hauts faits, a de si incontestables droits au repos,